

Sortie de scène

Patricia Belzil

Numéro 160 (3), 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/83148ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Belzil, P. (2016). Sortie de scène. *Jeu*, (160), 4–6.

SORTIE DE

Patricia Belzil



Les Mauvaises Herbes de Louis Bélanger, 2016. Sur la photo : Alexis Martin et Gilles Renaud. © Coop Vidéo de Montréal

Les notions de personnage et de rôle – ceux que l'on joue comme ceux que l'on aspire à jouer – sont au cœur du dernier film de Louis Bélanger, *Les Mauvaises Herbes*, où les rocambolesques aventures de Jacques, un acteur de théâtre, illustrent parfaitement que « le monde entier est un théâtre ».

« Le monde entier est un théâtre, et les hommes et les femmes ne sont que des acteurs; ils ont leurs entrées et leurs sorties. Un homme, dans le cours de sa vie, joue différents rôles; et les actes de la pièce sont les sept âges de la vie. »

Jacques dans *Comme il vous plaira*, acte II, scène 7.

Ce n'est sûrement pas un hasard si Louis Bélanger et Alexis Martin – à nouveau coscénaristes pour *Les Mauvaises Herbes*, après *Route 132* – ont donné le nom de Jacques à leur personnage de comédien, qui citera bien à propos cette réplique de Shakespeare. Parachuté dans un monde plus insolite que l'univers théâtral où on le voit au début du film, Jacques (Alexis Martin) sera appelé à tenir plusieurs rôles de composition lors d'un séjour « improvisé » en Abitibi.

Sur un plateau de théâtre, Jacques donne distraitemment la réplique à ses compagnons (Bénédictte Décary et François Papineau). Dans cette pièce classique, il est question de la débâcle financière que son personnage aurait provoquée – amusante mise en abyme de la fâcheuse posture dans laquelle se trouve effectivement le comédien, joueur compulsif. Dans la salle, il note, désabusé, l'ennui des jeunes spectateurs, plus intéressés par leurs téléphones que par la pièce. Après sa scène, toujours en costume, il traverse la loge, sort par la ruelle derrière le théâtre (on reconnaît le National), débouche sur la rue Sainte-Catherine, entre dans un bar et s'attèle à une machine de loterie vidéo. Au moment où il s'apprête à retourner travailler survient Patenaude, un *shylock* à qui il doit de l'argent, flanqué de son homme de main. S'ensuit une poursuite dans un immeuble en construction, la chute et la mort de ce dernier, la fuite de Jacques à bord d'un autobus, son arrivée en rase campagne, en

SCÈNE



Luc Picard (Patenaude) dans *Les Mauvaises Herbes* de Louis Bélanger. © Coop Vidéo de Montréal

plein hiver, son hébergement par Simon (Gilles Renaud), un vieil ours solitaire qui, apprenant qui il est et, surtout, celui qu'il fuit, le fait chanter en troquant son silence contre du travail agricole: une imposante récolte de *pot*, censée rapporter une jolie somme que le vieil homme, se sachant mourant, veut utiliser pour acheter une belle terre de bois noble à son fils, en rupture de ban, qu'il n'a pas vu depuis 18 ans.

Tout cela en chemise à col de dentelle, collants blancs et chaussures à talons! L'irruption incongrue de ce costume dans l'espace urbain, puis rural, crée un hiatus visuel et semble déclencher une série d'événements rocambolesques. Au son des violons nerveux de «L'hiver» de Vivaldi, l'arrivée de Jacques en Abitibi, en habits d'époque, tel un fantôme d'un autre temps, mériterait d'apparaître dans une anthologie des grandes scènes d'hiver du cinéma québécois.

Le choc de la rencontre de ces hommes de générations, de milieux et de cultures différentes (ville/campagne, théâtre/bois) se complique lorsque survient Francesca, une releveuse de compteurs d'Hydro (Emmanuelle Lussier-Martinez), qui, contre une grasse rémunération, accepte sa «séquestration», puisqu'elle en a trop vu. S'ajoute alors dans la maisonnée une autre génération, mais aussi un autre sexe et une autre orientation sexuelle, car la jeune femme est gaie. En bougon rustre mais tendre, paternel envers ses «employés», Gilles Renaud m'a chavirée: son visage, son regard, son corps tout entier sont traversés, éclairés ou écrasés par les émotions d'un homme qui se sait arrivé au bout du parcours, avec des regrets, des questions encore (il interroge Francesca sur la bonne technique du cunnilingus puis déclare, rassuré, qu'il l'a réussi «une *cople* de fois»).

Le film montre que l'homme a besoin de ses *semblables*, aussi différents de lui soient-ils. Et peut-être même parce qu'ils le sont.

Si Alexis Martin a quelque parenté avec son personnage, Luc Picard livre, dans le rôle du brutal Patenaude, une composition savoureuse, sciemment cabotine. La bonhomie de Jacques et de Simon tranche avec la violence du *shylock* et la désamorce quand celui-ci, venu pour mettre le grappin sur «le star», se retrouve, de façon cartoonnesque, enfermé dans une cage. Le «psychopathe» (tel que le désigne la bouillonnante Francesca, avant de le provoquer avec une flopée d'injures en espagnol, pour notre plus grand plaisir!) est alors risible, avec ses menaces bouffonnes («Je vais vous brûler avec mon briquet Bic, vous faire cuire, pis vous manger!»). La «sortie de scène» de Patenaude est aussi fulgurante qu'efficace: fuyant à motoneige en hurlant son désir de vengeance, il s'enfonce en quelques secondes dans le petit lac (mal) gelé sous le regard stupéfait mais soulagé de nos trois amis.

Entre la comédie et le drame (filiation douloureuse, maladie...), le film fait alterner le réalisme et le «théâtral» – au sens, certes péjoratif, d'«exagéré» avec, entre autres, les mimiques outrancières de Patenaude. En comparaison, la scène de théâtre semblait, de façon paradoxale, plus lourdement terre à terre, avec le regard blasé du comédien, détaché de son rôle, observant les jeunes spectateurs accrochés, eux, à leur iPhone, absorbés par la réalité virtuelle. Qu'il ait quitté la scène pour s'offrir quelques parties de vidéopocker paraissait dès lors dans l'ordre des choses, puisque nous ne voyions pas, sur scène, un «personnage», mais un simple acteur en costume – et un acteur qui s'ennuyait. Jacques ne confie-t-il pas à Francesca qu'il a oublié le plaisir de jouer?



Gilles Renaud, Emmanuelle Lussier-Martinez et Alexis Martin dans *Les Mauvaises Herbes* de Louis Bélanger. © Coop Vidéo de Montréal

PERSONA

Les notions de rôle et de personnage sont omniprésentes dans ce film. Outre Jacques, dont le métier est de jouer, chacun doit justifier ses choix, assumer son «rôle» ou sa place en ce monde: Simon, pour avoir choisi le repli loin des hommes, est comparé à Alceste par Jacques, qui lui cite *Le Misanthrope*; Francesca se voit reprocher par ses deux aînés de ne pas encore avoir trouvé son «projet» et de garder un *emploi* qu'elle n'aime pas; Patenaude amadou Jacques en lui faisant valoir combien son rôle est exigeant («*Shylock*, c'est pas une job à temps partiel, tsé, je peux pas faiblir...»). Quant à Jacques, chaque fois qu'il se retrouve dans une situation nouvelle, Simon lui demande: «As-tu déjà joué un bûcheron? Une garde-malade?», comme si ces rôles lui auraient apporté une sorte d'aisance pour accomplir certaines tâches.

Lui-même s'imagine jardinier en travaillant dans la serre, adoptant une démarche clopinante (s'inspirant, peut-être, du bossu Jean de Florette?).

Aussi, lorsqu'il devient évident que Simon, se mourant, ne pourra pas rencontrer ses partenaires, deux motards du coin, pour livrer la marchandise, Jacques s'informe auprès de lui, avec une visible appréhension, de la façon dont cela doit se passer... Il se prépare fébrilement, en quelque sorte, à tenir un rôle d'homme de main, en donnant la réplique à des criminels tout ce qu'il y a de plus réels. Vêtu de son «costume», veston cravate, cheveux lissés, il réussit à les convaincre, avec le flegme de l'emploi, de traiter avec lui. Il trahit toutefois la nature caricaturale de son personnage quand il prévient les motards que la maison est surveillée et que, si «quelque désagrément

devait [lui] arriver, la police serait prévenue». Les deux durs de s'esclaffer: «Tu r'gardes trop de films de bandits. S'i fallait qu'on massacre tout' les fermiers qui nous vendent leur *pot*, i resterait plus personne dans le coin pour faire pousser notre *stock*!»

Finalement, Simon réussit son ultime sortie. Sa mort marque indubitablement ses deux «captifs», devenus des amis véritables, qui le veillent jusqu'à son dernier souffle; mais, aussi, son fils reçoit avec émotion son legs des mains de Jacques: cette belle forêt dans laquelle perdurera l'amour que son père n'a jamais cessé de lui vouer. La dernière image, montrant les cendres de Simon sur la neige, dispersées doucement par le vent, traduit bien la pérennité des êtres, par-delà la mort. ●